

*Bibliothèque numérique*

medic@

**Caradec, Dr Th.. De la ligue contre les vivisections; précédé d'un aperçu sur Claude Bernard (lecture faite à la Société des sciences, lettres et arts de Pau)**

*Pau : Léon Ribaut, 1878.  
Cote : 90943 t. 14 n° 06*

DE LA LIGUE  
CONTRE  
LES VIVISECTIONS



# LES LIVRETOIS

LIBRAIRIE RIBAUT, RUE SAINT-LOUIS, PAU

---

DU MÊME AUTEUR :

*De l'Extension de l'enseignement populaire.*

*De la Ligue contre les Vivisections avec un aperçu sur Cl. Bernard.*

*Le Musée Don Sébastien de Pau, 1<sup>er</sup> fascicule.*

---

SOUS PRESSE POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

*Le Musée Don Sébastien de Pau, 2<sup>e</sup> fascicule.*

# DE LA LIGUE CONTRE LES VIVISECTIONS

PRÉCÉDÉ D'UN APERÇU SUR

CL. BERNARD

(Lecture faite à la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau)

PAR

LE D<sup>r</sup> TH. CARADEC

EX-MÉDECIN DE LA MARINE

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS DE PAU

Il est permis de torturer l'animal  
non pas pour le voir souffrir, mais  
pour la chose en vue de laquelle on  
veut le voir souffrir.

(SOCRATE.)

PAU

LÉON RIBAUT, LIBRAIRE ÉDITEUR

RUE SAINT-LOUIS

1878

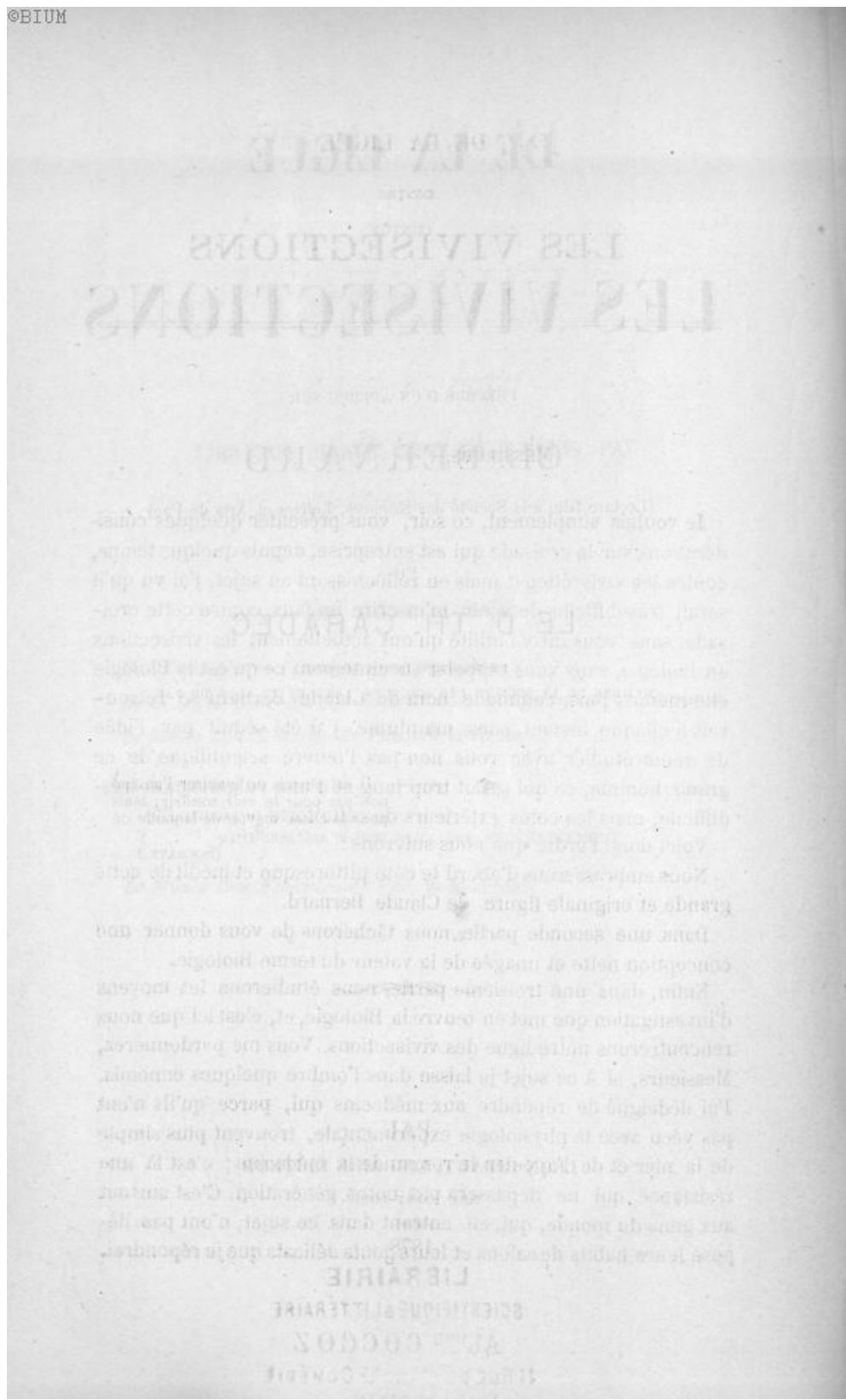
LIBRAIRIE

SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

ALFRE COCCOZ

11 RUE DE L'ANCIENNE COMÉDIE

PARIS



DE LA LIGUE  
CONTRE  
LES VIVISECTIONS

---

MESSIEURS,

Je voulais simplement, ce soir, vous présenter quelques considérations sur la croisade qui est entreprise, depuis quelque temps, contre les vivisections; mais en réfléchissant au sujet, j'ai vu qu'il serait très-difficile de venir m'inscrire en faux contre cette croisade, sans vous dire l'utilité qu'ont actuellement les vivisections en Biologie, sans vous rappeler succinctement ce qu'est la Biologie elle-même; puis, comme le nom de Claude Bernard se retrouvait à chaque instant sous ma plume, j'ai été séduit par l'idée de venir étudier avec vous non pas l'œuvre scientifique de ce grand homme, ce qui serait trop long et d'une vulgarisation très-difficile, mais les côtés extérieurs de cette forte personnalité.

Voici donc l'ordre que nous suivrons:

Nous embrasserons d'abord le côté pittoresque et inédit de cette grande et originale figure de Claude Bernard.

Dans une seconde partie nous tâcherons de vous donner une conception nette et imagée de la valeur du terme Biologie.

Enfin, dans une troisième partie, nous étudierons les moyens d'investigation que met en œuvre la Biologie, et, c'est ici que nous rencontrerons notre ligue des vivisections. Vous me pardonnerez, Messieurs, si à ce sujet je laisse dans l'ombre quelques ennemis. J'ai dédaigné de répondre aux médecins qui, parce qu'ils n'ont pas vécu avec la physiologie expérimentale, trouvent plus simple de la nier et de l'appeler le roman de la médecine; c'est là une résistance qui ne dépassera pas notre génération. C'est surtout aux gens du monde, qui, en entrant dans ce sujet, n'ont pas déposé leurs habits de salons et leurs goûts délicats que je répondrai.

Messieurs, le 10 février dernier, l'un des princes de la science française, la physiologie faite homme pour ainsi dire, Claude Bernard, descendait prématurément dans la tombe, pleuré par tout ce que la France et le monde entier renferment d'esprits élevés et soucieux du progrès, célébré et honoré par des délégations choisies de toutes les Sociétés savantes et des Académies.

Certes, il fallait que ce fût un grand homme, pour qu'en ce jour de deuil, toutes les querelles de parti se tussent devant cette tombe entr'ouverte et pour que M. Gambetta pût venir, aux applaudissements de toute l'Assemblée, prononcer quelques paroles émues pour appuyer le vote des funérailles nationales.

Un pays s'honore en vénérant ses grands hommes, dit à ce sujet notre jeune et sympathique ministre de l'instruction publique, M. Bardoux. Laissez-moi vous dire, Messieurs, qu'il s'honore aussi en en remuant de temps en temps les cendres, en en rappelant le souvenir. C'est Mme de Krüdner qui l'a dit : « Le meilleur ami à avoir c'est le passé d'un grand homme. » Oui, Messieurs, il sort toujours des grandes œuvres, de quelque point de l'horizon qu'elles partent, je ne sais quoi de grand, d'honnête, de désintéressé, de divin en quelque sorte qui rafraîchit le cœur et contente la raison.

Claude Bernard naquit à St-Juillet, près Villefranche, le 12 juillet 1813. Il vint à Paris vers 1833 pour se livrer à l'étude de la médecine et de la chirurgie ; mais il ne paraît pas qu'il eût alors la voie bien assurée. On raconte qu'il se livrait avec ardeur à la poésie et qu'il fit même un jour une comédie qui fut sur le point de passer. Ne nous étonnons pas, Messieurs, de ces tâtonnements que subissent certains esprits, au début de leur carrière.

Quelques-uns, c'est l'exception je le sais, mais enfin il y en a, sortent des études classiques, grisés par toute cette beauté littéraire et artistique de l'antiquité, fortement imprégnés de la moelle de ces grands esprits qui par leurs écrits font revivre devant nous le passé, et quel passé ! Vous vous êtes quelquefois perdus, Messieurs, pendant les chaleurs de l'été, dans les sentiers d'une forêt touffue ! Vous saviez bien alors que vous étiez égarés, que le temps s'écoulait et qu'il fallait rejoindre la grande route ; mais l'ombre était si fraîche, si profonde, le parfum des fleurs qui vous entourait si pénétrant, il sortait de toute cette nature quelque chose de si suave, de si réconfortant que vous vous attardiez au risque même de ne pas retrouver votre chemin. Ainsi en est-t-il de quel-

ques-uns de nous, quand nous entrons dans la vie ; puis le réveil se fait, et la désillusion vient... Elle vint, Messieurs, pour Claude Bernard comme pour beaucoup et, en vérité, ne le regrettons pas ; il eût pu être un très-médiocre auteur dramatique, comme nous en avons tant, et il est venu un génie de premier ordre, en laissant là les folies de l'imagination. Quand il eut trouvé sa voie, il marcha vite dans la carrière scientifique. Interne des hôpitaux en 1839, il fut bientôt attaché au service de Magendie... Il est de ces circonstances fortuites, toutes petites en apparence, qui dans la vie des hommes sont le point de départ d'événements considérables ; il est de ces aimants qui semblent, en dépit de tous les obstacles, attirer l'une vers l'autre deux intelligences d'élite pour les féconder réciproquement... Combien d'entre nous seraient peu de chose, Messieurs, s'ils n'avaient pas rencontré sur leur passage une âme sœur qui les guide, les encourage et les conduise au but !

Du jour où Claude Bernard vit Magendie appuyer ses démonstrations d'expériences vivantes, il s'écria : « Et moi aussi, je serai expérimentateur, je serai physiologiste. » Et, en effet, il le fut, parce que ces révélations subites, ces décisions de la volonté sont toujours le signe du succès, mais il ne fut pas qu'un physiologiste éminent, il fut aussi un littérateur de premier ordre. L'Académie française ne se trompa pas quand elle l'appela dans son sein en 1868, pour prendre la succession de Flourens ; ce fut plutôt lui qu'elle trompa. Cette nature était si simple, si oublieuse d'elle-même qu'elle ignorait que dans ce que traçait sa plume il y eût de quoi mériter de tels éloges et de tels honneurs. Tous ceux qui l'ont vu et fréquenté, à cette époque, se souviennent de sa joie intérieure et presqu'enfantine. (Mon Dieu, oui, Messieurs, presqu'enfantine ! Les grands hommes ont parfois de ces élans naïfs qui surprennent.) Il comprit en quelques instants que ses ouvrages vivraient dans tous les temps et pourraient défier les progrès de la science, enveloppés sous cette forme littéraire excellente qui est la meilleure sauvegarde de l'avenir...

On peut prendre une idée très-exacte de son galbe littéraire dans les trop rares articles qu'il donna à la *Revue des Deux-Mondes* et dans son lumineux rapport sur les *Progrès de la physiologie générale en France*, rapport qui vulgarisa des notions jusque-là réservées à quelques initiés. Chez Bernard, les grandes lignes du sujet sont indiquées avec une grande vigueur de touche,

les contours nettement arrêtés comme dans une peinture de Raphaël ; ce n'est pas à lui qu'il faut demander ces dégradations de perspective, cette science de clair-obscur, qui, dans le domaine de la pensée, ne cache que trop souvent le vide et l'indécision de l'idée. En un mot, Claude Bernard n'est pas un coloriste du style, comme l'était par exemple Flourens, qu'il remplaçait à l'Académie ; sa phrase est courte, sobre, sans prétention allant droit à son but, non sans procéder toutefois par une série d'intermédiaires, d'anneaux qui s'étagent, s'échelonnent, se forcent et s'amplifient de façon à faire pénétrer la lumière dans tous les esprits.

Chez lui, pas de ces définitions commodes et élastiques qui, sous prétexte de résumer et de synthétiser un sujet, ne font en réalité qu'en dissimuler l'ignorance ; non : plutôt quelques périodes explicatives épuisant la matière en quelques traits vifs et nets ; des généralisations sobres et prudentes, appuyées sur un nombre indiscutable de faits ; une grande habileté à tirer d'une expérience ou d'un fait tout ce qu'ils renferment, à saisir leurs relations physiologiques, à y rattacher les phénomènes dits pathologiques et à les faire suivre immédiatement de conclusions pratiques... Quand il arrive à la conclusion d'un sujet, nous y sommes préparés par la rigueur des propositions antécédentes, par la clarté des expériences émises, par la méthode et l'ordre de déduction qui nous ont conduits jusqu'à la fin, comme un véritable fil d'Ariane. Tels sont, Messieurs, à mon point de vue, les principaux traits du génie de Claude Bernard. Est-ce à dire que l'avenir ratifiera tout ce qu'il a avancé ? mon Dieu, non.

Quel est celui de nos grands hommes, je vous le demande, dont l'œuvre demeure debout tout entière, impérissable, défiant les progrès du temps : s'il y en a, il y en a bien peu. Il y a sans doute dans l'œuvre de notre grand physiologiste, des hypothèses explicatives hardies, des créations anticipées de l'esprit qui disparaîtront ou seront remplacées par d'autres ; à toute science qui se crée, il faut des matériaux de construction qui préparent l'édifice définitif...

Où Claude Bernard ne sera pas dépassé, on peut l'affirmer, c'est dans le parti qu'il sut tirer de l'expérimentation physiologique, ce grand moyen d'investigation qui, pour dater de loin, n'a vu ses conditions rationnelles se fixer et sa méthode s'éclairer, qu'au commencement de ce siècle, avec Magendie. Ce fut un vé-

ritable artiste dans ces vivisections si délicates, qui ne demandent pas seulement la finesse et l'acuité de tous les sens, mais aussi ce génie froid d'observation, ce désintéressement personnel qui est si rare. Tous ceux qui ont approché du Collège de France ou du Muséum, savent avec quel luxe d'accessoires, quelle nuance de détails il savait disposer les éléments de ses démonstrations, avec quelle sûreté et quelle finesse de main, quel tact instinctif il arrivait à mettre à nu le champ opératoire et enfin avec quelle sûreté, quelle rapidité et quelle inflexibilité il arrivait à la conclusion et au résultat : c'était clair, net, précis et fortement détaché. Les ressources qu'il avait entre les mains étaient pourtant bien insuffisantes ; j'aimerais si j'en avais le temps à vous faire ici la comparaison entre les laboratoires étrangers, allemands surtout, ces véritables palais élevés à la science, et nos misérables taudis sans ressource, sans air ni lumière ; c'était là un des grands chagrin de Claude Bernard. Dire, s'écriait-t-il, au début de sa carrière militante, « qu'il n'y a pas en Allemagne de ville de 6,000 âmes, qui n'ait non-seulement sa bibliothèque, ses instruments, mais encore son laboratoire, et que Paris, notre grand Paris, voit ses savants réfugiés dans des caves, ne pouvant lire dans le grand livre de la nature. » Ce ne fut qu'en forçant l'apathie de l'empire pour les choses de l'intelligence, qu'il réussit à obtenir un local convenable et adapté, ou à peu près, à l'ordre des recherches qu'il poursuivait. Un jour, il raconte quelque part, qu'il fut mandé devant le commissaire de police, de son quartier, pour répondre des tortures qu'il avait infligées à des chiens en expérience. Depuis cette époque, les progrès de la Biologie sont devenus tellement éloquents pour tout le monde, qu'ils ont fait taire tous les dissidents, sauf quelques âmes sensibles dont nous aurons à nous occuper tout-à-l'heure.

Messieurs, je viens de prononcer le mot de Biologie : voilà un terme qui revient aujourd'hui à chaque instant dans les livres ou sur les lèvres de tous ceux qui, de près ou de loin, s'occupent de science ou de philosophie. Cependant bien peu de personnes connaissent au juste la valeur du terme qu'elles emploient. Serait-ce, Messieurs, que c'est un mot inventé à plaisir, pour couvrir des faits connus jusque-là ! Est-ce une de ces formules cabalistiques comme celles dont les savants du moyen-âge aimaient à s'entou-

rer pour éloigner la curiosité de la vile multitude ? Certes, Messieurs, les noms que nous créons, les divisions que nous établissons dans la science, sont purement subjectives, purement artificielles. Il n'y a pas dans la nature, au sens philosophique du mot, une physique, une chimie, une physiologie, etc. Il n'y a que des phénomènes régis par des lois, se rattachant les uns aux autres par des liens insensibles ; si nous les abstrayons, c'est que notre intelligence essentiellement imparfaite aime à se créer des catégories pour mieux étudier et examiner les objets de la connaissance. Plus la science avancera, plus la simplification de ses parties se fera. Déjà la réaction se fait ; on entrevoit dans l'avenir des généralisations qui amèneront peu à peu la connaissance de la nature à une unité synthétique. La création de la Biologie est un progrès dans cette voie. Sans entrer dans tous les détails que le sujet comporterait, nous allons, en analysant quelques faits, voir comment on a été amené à les grouper et à les interpréter sous une seule et même désignation.

Il en est, Messieurs, parmi vous, qui se rappellent qu'il y a quelques années, Bichat, notre grand Bichat, le fondateur de l'anatomie générale, voyait trois règnes dans la nature et les caractérisait ainsi : *Mineralia sunt. Vegetalia sunt et crescunt. Animalia sunt, crescunt et sentiunt*. De Blanville même, dans un moment d'enthousiasme religieux, dressant l'homme sur un piédestal, s'écria : « *et homo intelligit* » et crée le règne humain.... Hélas, Messieurs, créations éphémères que tout cela, bientôt démolies par des vues plus larges et plus rationnelles ! L'homme est descendu de son piédestal et de son isolement aujourd'hui ; il a été rattaché par la systématisation puissante de Lamarck et de Darwin aux premiers échelons du règne animal : celui-ci n'est lui-même qu'une longue et grandiose série d'anneaux reliés les uns aux autres par des gradations ou des dégradations de propriétés, de fonctions et d'organes... Qu'importe, Messieurs, que quelques-uns de ces chainons manquent encore : on les retrouvera plus tard ! L'idée philosophique est debout et vivra.

Messieurs, ce n'est pas tout. On s'est demandé si la division des êtres organisés de Cuvier, en animaux et en végétaux, quelque grand que fût le sentiment critique, l'érudition de l'auteur, si cette division répondait bien à un objet déterminé, et avant de répondre on a observé. On s'est trouvé en présence d'êtres, ni animaux ni végé-

taux, les amibes, les microzoaires, qu'il a été impossible de faire rentrer dans l'un ou l'autre règne. Eternel sujet de méditation pour les esprits philosophiques ! Tenez, Messieurs, avant d'aller plus loin, écoutez cette citation : « Le passage des êtres non animés à ceux qui le sont se fait peu à peu dans la nature : la continuité des gradations contient des limites qui séparent les deux classes et soustrait à l'œil le point qui les divise. Après les êtres animés viennent les plantes dont les unes semblent participer à la vie plus que les autres. Des plantes aux animaux le passage n'est pas subit : on trouve dans la mer des corps dont on doute si ce sont des animaux ou des végétaux. Cette dégradation a également lieu pour les fonctions vitales, pour la faculté de se reproduire et de se nourrir. »

Qui a écrit ces lignes, Messieurs ! un moderne sans doute, allez-vous me dire, un contemporain de Lamarck ou de Darwin ; mon Dieu, non : c'est Aristote, ce grand philosophe qui vivait 380 ans avant Jésus-Christ, le créateur pour ainsi dire de l'observation et de l'expérience, de la méthode *à posteriori*.

Encore une preuve de plus qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil si ce n'est des applications plus complètes de faits déjà connus.

Mais poursuivons ensemble, si vous le voulez bien, les caractères différentiels des animaux et des végétaux, en admettant qu'il y en ait : nous en avons besoin, du reste, pour en arriver à une conception nette de la Biologie, et puis c'est une question à l'ordre du jour.

L'animal se meut spontanément, disait-on autrefois pour légitimer la distinction des deux règnes ; le végétal jamais : comment appeler alors ces mouvements dits amiboïdes, ces reploisements des feuilles du nénuphar qui viennent envelopper la corolle dès que le soleil se couche, ces redressements des appendices foliacés de nos robinias, de nos oxalis connus sous le nom poétique de sommeil nocturne, ce jeu si savant des petites folioles de la sensitive, ce mouvement des étamines des berberis et tant d'autres phénomènes du même genre qui ne se présentent pas à mon souvenir dans le moment ?

Ce caractère différentiel n'existe donc pas.

Mais, dit-on, l'animal sent et la plante ne sent pas : sans entrer dans des détails superflus je vous rappellerai, Messieurs, cette

irritabilité, j'allais dire ce nervosisme de la sensitive qui, au moindre attouchement, à la moindre approche de l'homme laisse retomber mollement ses axes les uns sur les autres et se laisse paralyser par les substances anesthésiques. Mais on ne voit pas là de système nerveux, allez-vous me dire, et sans système nerveux pas de sensibilité. Qui sait, vous répondrai-je, les mystères qui se cachent là encore et ce que l'explication de l'avenir nous réserve ? Quoiqu'il en soit, je crois qu'il est nécessaire aujourd'hui de suspendre son jugement à ce sujet et d'éloigner ce caractère différentiel.

Il y a des gens, il faut l'avouer, qui ne se découragent jamais. Les animaux, disent-ils, ont toujours une poche alimentaire, les végétaux, jamais. Simple erreur, Messieurs, il arrive que des animaux vivant en parasites sur certains autres n'ont pas de poche alimentaire et, en revanche, certaines plantes comme les drosera semblent en avoir d'artificielles. Ah ! Messieurs, ce drosera, encore une plante devant laquelle l'imagination s'arrête confondue d'admiration. Je n'ai pas le temps de vous retracer les expériences exécutées sur elle par Darwin jeune ; mais comment fonder une séparation absolue entre le règne animal et le règne végétal quand on voit une plante happener des insectes à l'aide d'un mécanisme d'une admirable simplicité, modifier par des sucs sécrétés des substances charnues qu'on lui donne et en opérer enfin une véritable dissolution et une complète assimilation.

Vous ne pouvez nier enfin, nous dit-on, d'un certain côté, que la plante et l'animal respirent différemment... Messieurs, ce n'est pas là un caractère absolu et il faut des caractères absolus pour légitimer des distinctions aussi radicales... Toutes les plantes dépourvues de chlorophylle, les champignons, par exemple, ont de jour et de nuit la même respiration que les animaux : ils absorbent de l'oxygène et exhalent de l'acide carbonique. De plus, toutes les plantes quelles qu'elles soient, dès que le soleil vient à se coucher, absorbent de l'oxygène et dégagent de l'acide carbonique tout comme les animaux.

Allons-nous confondre pour cela, Messieurs, l'animal avec le végétal : non, évidemment non ; de l'homme à la plante la plus élevée, il y aura toujours un précipice immense : ce que nous avons voulu prouver, c'est qu'aux confins il y a des zones frontières qui viennent fondre les végétaux et les animaux dans une même unité.

Si j'ai analysé ces faits avec vous, c'est pour vous amener, Messieurs, par des exemples frappants à vous faire admettre le terme de Biologie et pour vous prouver que c'était là une étape de plus dans la voie de la simplification de la science et de la synthèse scientifique.

Nous nous comprendrons maintenant, Messieurs, quand nous définirons la Biologie avec M. Ch. Robin, la science qui a pour sujet de ses études les corps organisés, et pour but, la connaissance des lois de leur organisation et de leur activité ou vie. La Physiologie, elle, n'est autre chose que la Biologie dynamique. Elle a pour objet l'analyse et la comparaison des divers modes d'agir des êtres organisés, et pour but, la connaissance des lois de leur activité particulière ou générale.

C'est ici le moment, Messieurs, d'étudier les moyens d'investigation dont se sert la Biologie d'une manière générale, la Physiologie d'une manière spéciale. Ils se réduisent à deux: l'observation dont les règles ont été déterminées par Bacon avec une rigueur si précise et une hauteur de vue si profonde; l'expérimentation qui n'est qu'un mode d'observation prolongée. Je vous demande la permission de vous lire, pour corroborer ce point de vue philosophique, un passage de Claude Bernard, vraiment magistral: « Il n'y a pas, dit-il, de distinction réelle à établir entre l'observation et l'expérience; ce sont à titres égaux des moyens de recueillir des matériaux, c'est-à-dire des faits. D'ordinaire on commence par observer simplement des faits qui se présentent, mais cette ressource est bientôt épuisée; on s'aperçoit qu'elle ne nous montre qu'un côté des choses, qu'elle ne nous révèle que l'extérieur des phénomènes. Alors on cherche à aller plus profondément. Les différentes périodes de l'histoire de la médecine nous montrent bien ces phases successives: on a commencé par observer des malades; mais l'analyse exacte des manifestations extérieures symptomatiques a été plus tard trouvée insuffisante; alors on a voulu regarder dans l'intérieur des cadavres de ceux qui avaient succombé aux affections dont les symptômes avaient été soigneusement notés, et enfin, on a voulu encore pénétrer dans l'intérieur de l'organisme lui-même, et ne se contentant plus de l'anatomie pathologique, on a fait de la physiologie pathologique. Or cette recherche ne peut se faire sur

l'organisme humain ; on fait donc des vivisections, on a recours aux animaux, on provoque artificiellement chez eux des maladies ; on fait, en un mot, de l'expérimentation au premier chef. »

C'est ici, Messieurs, que nous rencontrons nos adversaires. Autour de ces tables de vivisection, il s'est élevé tout d'un coup, en Angleterre principalement, des protestations énergiques, des clamours furieuses. Des gens du monde, habitués à tous les raffinements et toutes les délicatesses des salons et peut-être des salles à manger, Messieurs, ont crié au scandale. Des quakers exaltés ou des piétistes mystiques se sont joints à eux : puis sont venues, levant les bras au ciel, toutes les vieilles filles sensibles, propriétaires d'angoras adorés ou de kings charles frisés. Comme les hommes de science sont en général calmes, réservés, indifférents aux bruits du dehors, ils n'ont pas pris garde à l'orage qui grondait autour d'eux ! Ils ont laissé faire, comptant sur le bon sens traditionnel de leurs compatriotes, et en cela ils se sont trompés. Ce mouvement de sensibilité pathologique s'est propagé avec une rapidité inouïe... Toutes les colères, tous les ressentiments se sont agrégés, se sont épanchés dans une société pour l'abolition des vivisections ; vous voyez, Messieurs, que c'est radical. En quelques jours, des cotisations considérables ont été réunies, et alors on s'est mis à organiser des meetings monstrueux dans tout le royaume, on a inondé le pays de libelles de toute espèce, on a organisé enfin systématiquement cette guerre de brochures dans laquelle les Anglais et les Américains s'entendent si bien. Je vous demande la permission de vous lire l'adresse qui a été présentée au Parlement et qui s'est trouvée être le point de départ de la campagne entreprise par un certain côté de la société anglaise contre les vivisections ; on ne sait en vérité si, en lisant cette élucubration, on doive rire ou se fâcher : si vous voulez, Messieurs, nous nous contenterons d'en rire.

Voici le début : il a son prix :

« L'homme et la femme font partie de l'humanité d'une manière différente mais équivalente.

« L'homme est intellectuel, créateur par abstraction. La femme est intelligente, créatrice par imagination. L'homme raisonne et juge. La femme connaît et agit. Dans l'homme, l'intelligence est compliquée, le caractère simple et clair.

« L'homme est un philosophe. La femme est une magicienne. »

Ici je vous arrête, Messieurs, pour vous faire remarquer que, toute galanterie conservée, les signataires de l'adresse sont en majorité des femmes. Il n'est donc pas étonnant qu'elles se donnent le beau rôle.

Je continue :

« Les qualités de l'homme sont la solidité, la décision et la volonté sérieuse. — Les qualités de la femme sont la clarté, la grâce et la douceur. — Les forces de l'homme sont mises en action par l'ambition. — Les forces de la femme sont mises en action par l'amour. — L'homme sent, la femme aime. »

Messieurs, je vous fais grâce du reste. Qu'est-ce que tout ce pathos, allez-vous me dire, a affaire avec les vivisections? patience : ce sont les prémisses. Nous rentrons à pieds joints dans le sujet par cette phrase grosse d'orages : « La vivisection est le crime de l'homme et non pas de la femme. » En sorte que, comme le dit un physiologiste de beaucoup d'esprit, la femme est damnée par l'homme et l'homme par la vivisection. J'ajouterai en passant que, par ce temps de femmes-médecins, la vivisection risque de ne plus être le crime exclusif de l'homme.

Continuons : « Nous fustigeons peut-être en vain un sexe, le sexe mâle, qui n'est pas assez délicatement constitué sous le rapport de l'attribution divine de la miséricorde; mais nous cherchons à réveiller dans la femme le sentiment de sa pleine responsabilité vis-à-vis de ce sujet et nous la condamnons sérieusement pour ce fait que le spectre de la vivisection étend son ombre mortelle sur la terre, menaçant de descendre, de génération en génération, par l'accélération du péché et de léguer à nos descendants ce qui doit finalement pétrifier le monde dans une sauvagerie morale. » A travers beaucoup d'obscurités, il y a dans cette dernière phrase un appel à la pudibonderie et à la continence des femmes qui part directement de conscience de quakers. — Je doute que ce moyen soit d'une intronisation facile en France.

Messieurs, ce n'est pas tout : « Ceux qui défendent et tolèrent les vivisections, continue-t-on, sont surtout ceux chez lesquels le sens moral est faiblement développé, les facultés idéales sans action, les sympathies endormies, tandis que la part égoïste de leur nature est exaltée au plus haut degré ; ceux-là se laissent facilement entraîner par l'espoir de pouvoir augmenter les faits de l'expérience, et pourvu qu'eux-mêmes ou d'autres hommes

n'aient pas à souffrir, ils sont indifférents vis-à-vis des souffrances prolongées et des agonies des animaux qui respirent. »

Et maintenant, mes chers confrères, vous qui faites abstraction de votre santé et consentez à vous enfermer dans des laboratoires infects pour faire avancer la science, écoutez et tremblez. Voici la foudre que suspendent sur votre tête toutes les vieilles demoiselles blondes d'Albion :

« Ceux-là qui font des expériences doivent s'attendre à être disséqués vivants, en vertu des droits supérieurs d'organisations, lesquelles sont les plus rapprochées de l'homme dans les gradations ascendantes. »

Messieurs, pardon pour cette lecture, pardon pour ces commentaires. Je ne vous aurais pas imposé l'un et l'autre, croyez-le bien, si à certains indices je ne distinguais pas un début d'agitation semblable en France, et si cette adresse n'avait pas abouti à une loi restrictive dans la libre Angleterre. Je vous fais grâce des précautions vraiment ridicules de cette loi, je me contente seulement de l'application qu'en fait M. Carl Vogt, à la France, dans un article plein d'humour. Pour nous familiariser avec les embûches dressées par cette loi, dit le physiologiste de Genève, supposons un instant qu'elle ait passé en France. Dès qu'elle aura force de loi, Cl. Bernard (Cl. Bernard vivait alors, Messieurs) sera tenu de s'adresser au ministre pour avoir une licence personnelle toujours révocable et pour faire enregistrer ses laboratoires du Collège de France et du Muséum comme localités privilégiées. Le ministre donne gracieusement la licence sans y attacher de conditions particulières (il pourrait le faire suivant la loi); il accorde l'enregistrement des laboratoires. Après avoir fait une série d'expériences sur les lapins, Cl. Bernard éprouve le besoin de les contrôler sur des chiens. Il est forcé d'aller trouver un collègue, M. Vulpian, par exemple, pour que celui-ci lui donne une attestation comme quoi il doit nécessairement faire les expériences sur des chiens. « J'allais vous demander la même attestation, lui dit gravement M. Vulpian. » Les deux savants physiologistes échangent donc leurs attestations. M. Vulpian se porte garant pour M. Bernard: celui-ci garantit M. Vulpian. Les attestations sont transmises au ministre qui donne l'autorisation demandée, en ne répondant pas du tout. Mais les cours commencent. Les deux professeurs veulent faire des démonstrations devant leurs audi-

teurs ; nouvelles demandes, nouvelles garanties mutuelles, nouvelles autorisations tacites.

Les choses vont plus loin encore. M. Bernard veut varier une de ses expériences en employant le curare. Vous savez, Messieurs, que l'étude de cette substance est un des plus beaux fleurons de gloire de Claude Bernard. On le dénonce. La justice est saisie et le tribunal le condamne à 1,250 francs d'amende pour contravention à la loi.

En vérité, Messieurs, devons-nous nous étonner après cela si les études physiologiques vont en s'affaiblissant en Angleterre, et si l'avenir de l'expérimentation y est compromis ; creusons davantage le sujet : comme il y a un proverbe qui dit qu'il n'y a pas de fumée sans feu, prenons les arguments opposés et voyons s'il y a une part de vérité à leur faire.

Les vivisections, nous dit-on, sont un outrage à la morale publique. Dans un siècle de civilisation comme le nôtre, il est honteux de voir des individus prendre le masque de la science pour se livrer à de pareilles boucheries. Ah ! très-bien, voici au moins de la franchise ; mais soyez au moins conséquents avec vous-mêmes, dirons-nous à ces humanitaires à outrance : cessez, cessez donc de couper avec art la queue ou les oreilles à vos chiens pour subir un caprice de mode ; car je ne suppose pas que vous allégiez un motif d'utilité quelconque pour de pareilles fantaisies... Cessez donc de vous extasier sur les rosbeefs que vous délectez chaque matin avec tant de volupté ; rappelez-vous donc un peu les supplices lents que vous faites subir à certains animaux pour en rendre le foie gras et succulent.

Avez-vous une raison quelconque à nous opposer, sauf la moins noble ?

Et puis, nous, nous avons soin le plus souvent d'anesthésier les animaux en expérience pour les empêcher de souffrir. En faites-vous autant dans vos manipulations ?

Les physiologistes, disent ces hommes du monde, ces gens étrangers à la science, ont le cœur dur, sont indifférents. D'abord, qui vous le dit ? Puis, Messieurs, s'ils sont indifférents, impassibles, c'est qu'absorbés par la donnée du problème à résoudre, mûs par les ressorts puissants de la science, convaincus des services qu'ils vont rendre à leurs semblables en éclaircissant une des faces de la vie, ils passent par dessus quelques maux

passagers et inévitables. Oui, Messieurs, c'est pour parvenir à ce but élevé, qu'ayant des oreilles, ils n'entendent pas le cri des animaux, qu'ayant des yeux, ils ne voient pas les chairs qui palpitanient ou le sang qui coule. Du reste, quand, pour une question d'amour-propre national et de surexcitation patriotique, parfaitement respectable du reste, mais souvent outrée, on lance les unes contre les autres des masses humaines où battent les plus nobles sentiments, quand des montagnes de cadavres humains se préparent à s'empiler les unes sur les autres et que les fleuves de sang vont arroser les campagnes de l'Orient, on vient verser des larmes de crocodile sur quelques animaux sacrifiés dans un but scientifique; vraiment, est-ce sérieux ?

Certes, je n'approuve pas le célèbre axiome machiavélique : « La fin justifie les moyens. » Il a donné lieu à des applications trop sanglantes et trop barbares ; vous me permettrez cependant de trouver que dans le cas actuel il est en situation. Socrate l'a dit, il y a bien des siècles : « Il est permis de torturer l'animal, non pas pour le voir souffrir, mais pour la chose en vue de laquelle on veut le voir souffrir. » Mais quelle chose ? nous disent certaines personnes. Citez-nous donc quelle maladie la physiologie expérimentale a interprétée, quels remèdes elle a trouvés, quels malades elle a guéris ? Mon Dieu, Messieurs, les faits se pressent sous ma plume. Si les phénomènes de la vie ne sont plus, comme le voulait Platon, des apparences et comme les ombres projetées par la clarté d'un grand feu sur les parois d'une grotte, s'il est aujourd'hui possible de faire l'analyse de la vie, c'est à l'expérimentation qu'on le doit.

Les maladies qu'elle a interprétées, mais elles sont déjà en grand nombre. Tenez, prenons un exemple pour vous fixer l'esprit. En 1850, Davaine et Rayer trouvèrent dans le sang des animaux, morts de cette terrible affection qu'on nomme le charbon, des organismes microscopiques sous la forme de bâtonnets transparents. Il y avait tout lieu de penser que ces bactéries, comme on les appelle, introduits dans le sang, avaient la propriété de reproduire la maladie. Eh bien ! qu'eussent dit nos tendres miss, nos ladies défaillantes et nos sectaires de toute religion, si on les eût priées de vouloir bien se prêter à l'inoculation qui était nécessaire pour résoudre le problème. Nous sommes trop galants, Messieurs, pour leur faire des propositions pareilles ;

mais alors, qu'elles nous concèdent les quelques petits cochons d'Inde, les quelques chiens, les quelques chats même, qui nous ont servi à établir la nature du ferment du charbon, son mode d'action et les résultats qu'ont sur lui les différents agents destructeurs.

Quels remèdes a-t-elle trouvés, nous dit-on ? Qu'il me suffise de vous rappeler, pour ne pas prolonger cette lecture déjà trop longue, les recherches savantes faites par Claude Bernard sur le curare, les alcaloïdes de l'opium, les anesthésiques, etc. Puis, remarquez-le bien : la physiologie expérimentale, en tant que science, ayant ses principes, sa méthode, sa ligne de conduite, ne date que d'hier. Au moment où les sciences, et je prends ce mot au point de vue philosophique, se sont constituées, au moment où la physique commença à se reconnaître, au moment où la chimie sortit, tout armée comme Minerve, de la cornue ou des alambics des alchimistes, si on leur eût demandé leurs titres de gloire, leurs parchemins d'utilité, qu'eussent-elles répondu ? Si on eût dit à Mariotte, déterminant les lois de la tension des vapeurs, qu'un jour viendrait où ces lois recevraient des applications merveilleuses, il eût souri, n'est-ce pas ? Quand Oerstedt reconnut en 1819 la déviation subie par l'aiguille aimantée, se doutait-il qu'un jour serait où l'électricité viendrait apporter une véritable révolution dans les relations de peuple à peuple et permettrait à l'homme de parler avec la foudre ? Quand Chevreul, à son tour, en chimie, faisant ses magnifiques études sur les principes immédiats, étudiait la composition des corps gras, cherchait-il une application utile ? non ; à travers les préoccupations théoriques qui le guidaient, il se trouva que, traitant les corps gras par un alcali, il les dédoubla en deux corps : la glycérine et des acides gras, l'acide stéarique entre autres, qui devaient recevoir des applications si considérables dans l'industrie.

Laissons donc de côté, Messieurs, cette théorie malsaine de l'utile, des applications de la science : cultivons la science pure pour elle-même, pour la joie, pour la discipline, pour l'élargissement qu'elle donne à l'intelligence, absolument comme nous devrions faire le bien pour le bien, sans préoccupation d'une récompense à venir. Et puis, reconnaissons hautement que la science a le droit, dans quelque ordre de connaissance que ce soit, de chercher elle-même sa voie, de déterminer ses modes d'investigation.

Ce qui décourage les hommes de science, Messieurs, c'est de

voir que des gens du monde, des hommes véritablement incomptents viennent se mettre à la traverse de leurs travaux, les critiquer et les juger.

Voici, par exemple, l'auteur de ce triste système philosophique, le pessimisme, Schopenhauer, qui agite dans le moment l'opinion, en Allemagne, sur cette question des vivisections. Voici ce qu'il nous dit avec un sang-froid parfait : « Il ne faut avoir recours que très-rarement aux expériences physiologiques, pour des recherches très-importantes et d'une utilité immédiate, que devant un public très-nombreux, après une invitation adressée à tous les médecins, afin que ce barbare sacrifice sur l'autel de la science ait la plus grande utilité possible ; mais aujourd'hui, tout médiastre se croit le droit de tourmenter et de martyriser les animaux de la façon la plus cruelle pour résoudre des questions dont la solution se trouve depuis longtemps dans les livres. »

Messieurs, c'est une des autorités de l'Allemagne qui vient de parler ; je ne m'arrêterai pas à réfuter ces assertions qui contiennent autant d'erreurs que de mots, au point de vue des exigences et des droits de la science. Je ne sais, du reste, ce qui se passe en Allemagne. Depuis la guerre de 1870, nous avons été obligés d'en rabattre sur les principes d'humanité et sur la douceur évangélique de la poétique et candide Allemagne ; mais ce que je puis affirmer, c'est que les vivisections, se faisant à huis-clos en France, ne donnent pas lieu à des abus aussi palpitants. Chez nous, les laboratoires de physiologie, si rares, si misérables auprès de ceux de l'étranger, sont même des antres sacrés où le *profanum vulgus* des médecins ne peut pénétrer. Combien peu d'entre nous ont réussi à répéter sur le sujet ces expériences ingénieuses qui, une fois accomplies, se gravent en traits de feu dans l'esprit. Loin d'y avoir abus, il y a bien au contraire défaut, et pour ma part, j'évoque le jour où la physiologie expérimentale, ayant enrichi son domaine de nouveaux faits, ayant assuré sa méthode et perfectionné ses procédés, chacun de nous pourra répéter les expériences fondamentales absolument comme il reprend les réactions de la chimie ou qu'il confirme les lois de la physique. On sourira alors, Messieurs, des difficultés qu'aura rencontrées cette science naissante et on maudira peut-être les efforts de ceux qui en auront retardé le progrès. Pourquoi nous étonner de ces résistances d'ailleurs ? Toute révolution, dans un ordre d'idées quelconque, entraîne

à sa suite un courant d'opposition formidable qui ne tombe que peu à peu devant l'évidence des faits. Quand Galilée, à 70 ans, annonça que la terre tournait autour du soleil, on le traita de fou, d'hérétique, etc., et le tribunal de l'inquisition, en le soumettant à la torture, ne faisait que traduire les sentiments de l'opinion publique ; et lui le sublime génie, plongeant son regard dans l'avenir, couché sur son lit de douleur, il répétait en pleurant : « Et pourtant elle tourne. » Rappelez-vous quel accueil fit Napoléon I<sup>er</sup> à Fulton, quand ce dernier vint lui proposer de faire naviguer des bateaux à vapeur sur la Seine. Plus près de nous, Thiers ne croyait pas aux chemins de fer et en retarda le plus possible la construction en France. Aujourd'hui encore, il y a des gens qui haussent les épaules quand on leur parle des applications merveilleuses du téléphone et du phonographe. Laissons donc faire, laissons passer. Le progrès se fera par évolution continue, sans recul, d'autant plus sûr et plus durable qu'il rencontrera plus de résistances, ébranlant toutes les portes comme le marteau de Jean des Entommeurs.

Ne voyez-vous pas déjà, Messieurs, toutes les archées, toutes les créations de l'empirisme tombant les unes après les autres sous le souffle puissant de la physiologie expérimentale : entre celle-ci et les entités, de quelque espèce qu'elles soient, c'est une lutte à mort et je ne doute pas pour ma part à qui sera la victoire.

Oh ! Messieurs, montons ensemble, avant de nous séparer, sur la colline de l'avenir, escaladons ensemble les siècles et contemplons ce beau jour dont on aperçoit déjà l'aurore. Messieurs, un jour viendra où l'organisme humain connu dans son état statique et dynamique n'aura plus de mystère pour nous, nous livrera le secret de son mécanisme et de ses fonctions avec toutes leurs finesse de jeu et leurs nuances d'opérations. Le plus petit fait sera interprété : l'effet viendra se ranger magistralement derrière sa cause. Le médecin, le doigt sur l'organe lésé, sur la fonction dérangée, connaissant leurs rapports avec le trouble des organes voisins ou des fonctions correspondantes, sera alors non plus le serviteur de la nature mais son maître, « *non servitor naturæ sed imperator.* » Il le sera surtout quand les principes immédiats étant bien connus, obtenus sous la forme la plus pure, sous la forme cristallisée, essayé auparavant sur des animaux rapprochés de notre espèce, quand les milieux qui nous entou-

rent étant déterminés scientifiquement, quantitativement et qualitativement, dans leurs corrélations mutuelles et leurs actions réciproques, il pourra obtenir des modifications à peu près certaines dans une perturbation donnée de l'organisme; sans doute, il restera encore des influences de milieu difficiles à prévoir, des conditions morales auxquelles il sera impossible de remédier: mais il n'en est pas moins vrai qu'il se sera accompli alors un progrès immense, et c'est cet avenir que je me suis efforcé de vous faire entrevoir à travers les lueurs du crépuscule qui nous entourent... Alors, Messieurs nous ne verrons plus de ces sceptiques railleurs et indifférents, méditant sur la mort, suivant l'expression de Bichat, qui passent à côté de ce pauvre corps malade sans laisser de trace de leur présence, nous ne verrons plus de ces charlatans, de ces fraudeurs médicaux, de ces médicastres de la rue et de la foire qui n'en imposent au public actuellement que parce que le public lui-même est ignorant, je le veux bien, mais aussi, mais surtout, parce que la science médicale n'est pas encore assez avancée pour imposer ses lois à tous.

Qu'important après cela les erreurs du présent! Ah! Messieurs, vous dirai-je en terminant, ayons du respect pour les erreurs passées, de quelque nature qu'elles soient. N'en voulons pas au progrès de se faire par gradations lentes et successives. Suivant la magnifique expression de Pascal, l'humanité est comme un seul homme qui apprend sans cesse. Qui sait, du reste, ce qu'une erreur elle-même renferme de vérité? Un homme passe, ramasse sur la route cette idée qui a été jetée à tous les vents par un esprit faux et systématique. Il se l'approprie, en fait sa chose, la tourne et la retourne sous toutes ses faces, la modèle et la façonne comme le fait un sculpteur ou un potier de la matière brute; puis, tout d'un coup, une lueur jaillit, une rencontre, un choc s'est produit entre cette idée et cette pulpe cérébrale; de cette gangue informe, de cette scorie grossière et abandonnée, il est sorti tout-à-coup quelque chose de neuf et de vrai, il a surgi une conception vaste et puissante qui éclaire l'horizon intellectuel comme un phare immense, qui suscite des découvertes, fait surgir des faits nouveaux et donne une impulsion vigoureuse à la science. Rappelez-vous, Messieurs, la fortune que subit la théorie du phlogistique de Stahl et comment Lavoisier, en recueillant cette théorie, en vint à faire une des conceptions les plus grandioses du siècle

dernier. Ainsi marche la civilisation : par bonds. Il y a un moment où tout s'arrête de nouveau : la nuit se fait, les intelligences dorment et se reposent jusqu'à ce que de nouveau le feu sacré qui couve, repoussant tous les obstacles, vienne encore éclairer la scène du monde de sa lueur grandiose.

— 15 —

— 16 —

15 juillet 1911

---

PAU. — TYPOGRAPHIE VERONESE.  
Rue Préfecture, 11

---